



HAL
open science

Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ?

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ?. La Tribune internationale des langues vivantes , 2012, n°spécial: Formes sémantiques, langages et interprétations: Hommage à Pierre Cadiot, pp.73-82. hal-00770354

HAL Id: hal-00770354

<https://hal.science/hal-00770354v1>

Submitted on 5 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Bottineau (CNRS, MoDyCo, Université Paris Ouest)

Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ?

Il existe au moins deux manières de construire l'objet « langage humain » : l'approche abstractive et l'approche enactive. L'approche abstractive, dominante en linguistique encore aujourd'hui, considère les langues comme des systèmes formels munis de règles combinatoires propres capables de générer des objets interprétables et conformes à des représentations partageables qui leur préexistent. Ces systèmes articulent des unités lexicales symboliques aux notions essentiellement fixes, et ils permettent de les combiner en recourant à des structures syntaxiques et variations morphologiques interprétées soit comme des règles génératives ou calculatoires, soit comme la marque de structures conceptuelles sous-jacentes correspondant à la schématisation de l'expérience sensorimotrice du monde par l'individu percevant et agissant. Dans un cas comme dans l'autre, l'objet d'observation est la forme langagière envisagée indépendamment des conditions incarnées de sa production motrice et de sa « consommation » perceptuelle par les partenaires engagés, et la question posée porte sur la nature des déterminismes sous-jacents qui président à sa formation : règles génératives et calculatoires pour les uns, encodage et affichage de schèmes conceptuels à reproduire pour les autres. L'approche enactive, littéralement [en acte]-ive, de l'anglais *enact* « produire » (sur une scène théâtrale), lui-même du français *en acte*, considère au contraire que la démarche scientifique consiste à construire phénoménologiquement l'objet dans le cadre du réseau des différents points de vue et d'action à partir desquels il est abordé, et à dériver les hypothèses qu'on lui soumet des contraintes posées par cette démarche. L'approche enactive va prendre pour objet d'étude la parole interactive dans ses dimensions incarnée, interactive, située et dynamique (Maturana 1978, Bottineau 2010). Elle aboutit mécaniquement à la remise en cause de plusieurs conceptions du fait langagier : la langue comme système de représentation générale du monde, la syntaxe comme module génératif ou calculatoire autonome, la parole comme acte d'encodage d'une idée à des fins communicationnelles ; et elle propose une théorie de l'effet du langage, des langues et de la parole sur l'être humain en tant qu'espèce sociale recrutant ses individus comme autant de participants à une dynamique de groupe. Cette théorie permet à la fois de développer une conception dynamique de la production du sens, hautement compatible avec le modèle *motifs, profils et thèmes* (Cadiot & Visetti 2001), et de développer une méthode d'analyse des phénomènes lexicaux et grammaticaux en tant que processus contribuant à cette production. Voici succinctement les éléments les plus saillants.

1. L'expérience de la « parlance » (*linguaging*)

Du point de vue d'un observateur extérieur, la parole humaine se présente comme le détournement contrôlé de l'expiration nasale par oralisation, une déviation, et par l'intervention d'une coordination de gestes articulatoires produisant des événements acoustiques profilés conformes à des modèles (les mots), au profil stable ou fluctuant (ajustables à divers niveaux et par divers procédés : la morphologie), enchaînables par « paquets » dans la successivité (selon des routines non aléatoires en syntaxe), modulables par diverses fluctuations prosodiques (variation de rythme, d'hauteur intonative, de pression accentuelle). La mise en œuvre de la parole recrute un orchestre d'organes (cordes vocales,

lèvres, dents, langue...)¹, exaptés de leurs fonctions primitives respectives (cri, succion, morsure, déglutition...) souvent relative au rapport à des objets d'origine externe ou interne (ingérer un aliment, mordre une proie, embrasser ou téter un corps, expectorer...) et adaptés à une fonction secondaire fédératrice, la production contrôlée d'une perturbation acoustique profilée. En cela, la parole orale est apparemment la seule modalité de l'action humaine qui ne modifie pas durablement l'environnement physique : elle ne crée pas d'objet (par opposition à l'acte graphique et à tout artisanat), elle ne déplace pas les corps dans l'espace, elle ne modifie pas l'entour, pas même la composition atmosphérique (puisqu'elle s'appuie sur l'expiration qui se poursuit avec ou sans la parole); et elle n'est reconnaissable et interprétable que du point de vue interne à l'espèce, partagé par les sujets entraînés et, dans une certaine mesure, les animaux domestiques familiers (le chien est une évolution interactive du loup en milieu humain, dont le fait langagier, qui se traduit par la perte du hurlement en meute et son remplacement par l'aboïement interpellatif).

Du point de vue d'un auditeur-interprète, ce signal est le plus souvent adressé par son producteur à un partenaire ciblé, et il « fait sens » : il suscite un événement de conscience, un acte conceptuel de figuration imaginaire que l'on pense conforme à l'intention qui motive la production du signal par le locuteur et que l'on met généralement en rapport avec nos connaissances des caractéristiques et événements du monde vécu ; le signal « encoderait » une représentation de son producteur, que le consommateur « décode », et cette représentation « renvoie à », ou figure, des situations constatées (*Tiens, il pleut*), mémorisées (*Qu'est-ce qu'il a plu, hier*) ; *C'est très voleur, un chat*), prédictibles ou décidables (*Tant pis, j'irai demain*), concevables (*deux et deux font quatre*) ; cette figuration incorpore des réactions émotionnelles et des jugements (*Qu'est-ce qu'il a plu, hier*) et des transactions interlocutives (*on devrait changer de voiture ; tu aurais pu me le dire !*). Sous cet angle, il semble logique de considérer que le langage représente des choses, que l'on peut envisager un rapport forme / fond par correspondances et avec des catégories descriptives propres à chaque niveau, que le formel est une délégation matérielle du conceptuel immatériel à des fins de divulgation sur l'agora des interactions verbales.

Mais du point de vue d'un locuteur penseur, ce signal n'est pas uniquement destiné à être produit vocalement pour la parole adressée à autrui (exophasie). Il est également simulé mentalement dans le cadre de la parole réflexive intériorisée (endophasie), créée de toute pièce par le sujet pour sa cogitation personnelle, et dans le cadre de la lecture silencieuse, qui consiste à simuler une interprétation vocale d'un texte écrit par autrui pour en accéder au sens. Divers auteurs ont insisté sur l'importance de l'expérience de la parole intérieure dans ses rapports avec les actes de conscience intentionnelle et d'élaboration de formes construites de la pensée (Lavelle 1942, Merleau-Ponty 1945, Laplane 2000, Bergounioux 2004, Bottineau 2010). Du point de vue de *l'embodiment* (Bottineau 2011), la parole est la médiation obligée par laquelle un effet de sens est produit : la production motrice d'un signifiant induit des effets perceptuels que l'on a appris à sémiotiser selon des procédures normées par des

¹ Cette orchestre phonatoire varie d'une langue à l'autre à la fois par la manière d'utiliser les organes couramment impliqués (le français pratique une protraction des lèvres que l'anglais ne connaît pas), ce qui passe par des coordinations musculaires différenciées ; mais aussi par la gamme même des articulateurs recrutés (l'arabe fait appel au larynx dans des conditions diverses de mobilisation). De même qu'un cavalier s'expose à la longue au risque de voir ses jambes s'arquer, le corps parlant d'un individu qui épouse une manière physique de se comporter par une langue dans une culture d'interactions données évolue en s'adaptant à des contraintes qui moulent ce qui apparaît comme son individualité (timbre de voix, postures pro- ou rétrognatiques, projections, écartements ou écartements labiaux, etc.). La phonologie structurale par traits, malgré son ancrage dans l'observation des gestes articulatoires par points et modes d'articulations, fait abstraction de cette engagement éthologique de l'orchestre phonatoire en devenir, ramène les phonèmes à un jeu d'oppositions entre matrices abstraites désincarnées, et se retrouve en difficulté pour en caractériser le statut cognitif. La démarche a prouvé son efficacité et livré ses acquis, mais elle demande à être complétée.

pratiques interactionnelles collectives. Lorsque le signifiant est effectivement produit par des moyens corporels, la diffusion du signal acoustique dans le monde matériel, ou sa préparation par le texte graphique, permet de distribuer le processus interprétatif à des consciences autres que celle du producteur, auquel cas la parole peut laisser l'impression d'encoder un projet sémantique défini. Lorsque le signifiant est simulé réflexivement, le couple motri-sensoriel imaginaire permet de stimuler chez soi-même des actes de conscience construits en recourant à la même technique d'activation que celle par laquelle on suscite des actes de pensée chez autrui. Pour aboutir réflexivement à une construction conceptuelle de généralité, complexité, corrélation et abstraction comparables à celles que l'on soumet à autrui dans le cadre de la parole adressée, on ne peut pas faire autrement que simuler pour soi-même et mentalement une projection imaginaire de ce que serait la production vocale du signal dans sa dimension motrice et, corrélativement, réaliser une simulation diffuse de l'audition du signal acoustique (en endophasie on n'entend pas le timbre de sa propre voix, mais on « perçoit » distinctement des variations de hauteur et de rythme, que l'on peut faire varier intentionnellement). Ce phénomène ne peut pas s'expliquer si la mise en parole n'est qu'un encodage formalisateur à des fins de mutualisation, et il faut déterminer la nature de la plus-value apportée par cette activité. De manière générale, le langage humain est une modalité de l'action corporelle par laquelle tout sujet a appris à construire par son action somatisée ou simulée des événements de conscience réflexifs et/ou mutualisés en produisant par des enchaînements moteurs régulés des cascades d'événements mentaux aboutissant une synthèse conceptuelle. Ceci oblige à considérer les signifiants non pas comme des symboles qui encoderaient des représentations définies, mais comme des gestes sémantiques incarnés, des actes corporels de nature à amorcer des processus sémantiques (Leroi-Gourhan 1964, McNeill 2005). Cette conception converge avec la théorie triphasée de la genèse du sens développée par Cadiot et Visetti dans le cadre de la théorie des motifs, profils et thèmes, tout en se situant à un niveau de description et d'analyse différent : le rôle des signifiants dans leur dimension biomécanique et incarnée à la racine des processus de convocation lexicale et de procédure combinatoire.

Plus généralement, c'est vers une théorie instructionnelle du fait langagier qu'il faut se tourner (Col & al. 2010) plutôt qu'une théorie de la représentation ou de l'encodage. On dira donc que « parler, c'est (se) faire penser » (Bottineau 2010) : diriger par un comportement vocal interactif la production ou l'invention d'événements mentaux intersubjectivement distribués, normés par l'architecturation des contenus et des unités d'amorçage. La langue, en tant qu'orchestration de protocoles incarnés de conceptualisation réflexive et mutualisée, représente par excellence l'une des formes sociales de la pensée (Ogien 2007). On sait toutefois que la parole et le langage ne sont pas les vecteurs obligés de la cognition de haut niveau : l'humain sait reconnaître les objets, leur attribuer des valeurs et faisabilités (*affordances*) sans recourir à leur nomination lexicale ni son inscription dans une phrase explicitant un projet d'action (même si ces attributions ont été effectivement apprises dans le cadre des interactions verbales et sociale relatives à l'expérience concertée de ces objets), et dans le monde animal on observe nombre de comportement laissant entrevoir des formes élaborées de « raisonnement » ou d'adaptation (tel le chat apprenant à ouvrir une porte en sautant sur la poignée). Précisons donc la nature exacte de la plus-value langagière en repartant de sa fonction évidente, modifier les caractéristiques acoustiques de l'environnement « perçu » et en définissant correctement la « perception ».

2. Percevoir : synthétiser d'un *opéra*, configurer un modèle du réel, primaire et dépendant

On croit « percevoir le monde », produire une transfiguration mentale d'un monde matériel objectif préexistant. En fait, le monde, du point de vue du physicien, est une effervescence de particules et d'ondes où n'existent ni formes, ni couleurs, ni textures ; un enchevêtrement inextricable de processus dynamiques en des ordres de grandeurs divers qu'aucun système sensoriel ne pourrait capter et hiérarchiser dans son ensemble et qu'aucun cerveau ou ordinateur ne pourrait traiter faute de puissance de calcul quand bien même il recevrait toutes les informations fournies par les détecteurs ad hoc. La condition du vivant n'est pas la perception mais ce que Berthoz nomme la *perçaction*, à la suite de la philosophie du corps développée par Merleau-Ponty. Un être, vivant, par définition, se développe (division cellulaire) et/ou se déplace (cellules, animaux), consomme des nutriments prélevés dans son entour (et y restitue des déchets transformés), respire (consomme de l'air ambiant et y restitue des gaz modifiés) : vivre c'est « agir » et modifier conjointement les états de soi et du monde dans le cadre de la relation dynamique qui promeut la survie (l'entretien du processus dynamique bouclé de régénération et croissance / développement orienté par l'expérience et l'apprentissage). Quoi qu'il y ait à percevoir, la perception se réalise dans le cadre des modifications imprimées conjointement à l'être et au monde par le corps vivant qui y évolue selon les moyens permis par sa propre chimie et biomécanique : le vivant détermine ses rapports à un extrait de monde physique rendu pertinent pour lui-même par ses interactions comportementales ; chaque espèce *cultive*, développe par son action, et porte à sa propre visibilité et connaissance, sa propre enveloppe interactive (ma traduction de Umwelt, de um- « autour » et Welt « monde ») en *réagissant* à une sélection de signaux (fréquences lumineuses et acoustiques, propriété physico-chimiques des matériaux rencontrés en fonction de la manière dont ils interagissent avec les sens : invention de goûts, d'odeurs, de textures, de résistances matérielles, d'apparences visuelles et auditives) : on ne « voit » pas « le » monde, on fait le monde qu'on peut avec les moyens qu'on a, et on ne voit que ce qu'on a fait par son action.

L'art de percevoir n'est pas celui de se figurer ce qui existe, mais d'extraire du chaos ambiant quelques ingrédients à partir desquels le corps concocte une synthèse hautement irréaliste et incomplète (parce que son but n'est pas la production d'un modèle mimétique en vue d'une connaissance spéculative de l'entour) mais hautement pragmatique et efficace, orientée vers la possibilité de réagir et d'agir (parce que son but est de promouvoir la survie et le bien-être) ; la perception est un idéalisme qui s'ignore : en inventant des formes, des contrastes, des couleurs, en préjugant des textures, des consistances matérielles préalablement éprouvées, en discriminant des « hauts » et des bas », des « près » et des « loins », des « solides » et des « fragiles », des formes et des fonds, en projetant des assistances ou résistances gravitationnelles aux déplacements possibles, des réactions matérielles aux actions possibles, en hiérarchisant des formes incrustées dans un champ de force immatériel mais parfaitement connu du fait des possibilités et des entraves qu'il a toujours déterminé, la *perçaction* façonne continuellement un monde modèle (et non un modèle du monde), un réel dynamique et évolutif, stylisé, simplifié, ordonné, hiérarchisé, rassurant, propice à l'engagement, par l'action et en vue de l'action. La *perçaction* doit être comprise comme l'invention d'un spectacle ou, plus exactement, d'un *opéra* (théâtre interactif incluant son créateur en tant qu'acteur parmi les autres) à partir d'un bouquet observationnel propre à l'être considéré, bouquet dont la structure et le contenu sont déterminés par le potentiel d'interaction de ce corps au monde, et, surtout, le bilan actionnel déjà vécu par l'être dans son expérience antérieure, historique par lequel il a formé une connaissance et des préjugés anticipant les situations à venir en modifiant en temps réels les conditions de fonctionnement de sa structure propre (ce que l'on nomme l'individuation autopoïétique). La *perçaction* confronte la nouveauté à des acquis pragmatiques de manière à renouveler les potentialités immédiates, et par ce fonctionnement d'ordre *prédicatif*, elle s'assimile à un dire à la fois *prédicatif* (par son

ouverture prospective) et performatif (par sa capacité à créer le monde modèle où l'être doit s'engager et évoluer) : elle matérialise un espace vital pour un vivant donné. Le chat et la souris s'inventent des opéacles propres en fonction de leur motri-sensorialité, opéacles divergents en raison de leurs spécificités, mais également convergents en raison de chevauchements (les deux, chacun à sa manière, voient, entendent, touchent, sentent et goûtent, donc peuvent faire entrer l'autre dans son propre opéacle et, sur cette base, interagir pertinemment en s'attribuant réciproquement, presque contractuellement, les statuts de prédateur et de proie). Le flair du chien détecte des taches aromatiques (bouffées odorantes) qu'il rattache à l'espace (air, objets, terrains) et aux actions d'êtres vivants odorants, et sur cette base olfactive il se construit un théâtre d'actions d'une richesse quasiment visuelle et dans lequel il peut lui-même intervenir (en retrouvant le dépositaire d'une odeur, en retrérorialisant un espace...) : un opéacle canin, où s'inscrivent des données empiriques que l'humain peut conceptualiser, mais pas imaginer du point de vue de l'expérience (peut-on imaginer un monde coloré par des odeurs significatives ?). La chauve-souris et le dauphin sondent l'espace matériel en émettant des signaux (ultrasons, clicks) que réverbèrent et leur renvoient les obstacles inertes ou vivants (selon le principe du radar et du sonar) : par le couple vocalisation / audition, ils font résonner et « touchent » les objets à distance, agissant activement sur l'état du monde pour qu'il leur révèle ses qualités d'espace d'interventions possibles.

Tout humain percevant son entour synthétise un opéacle où s'entremêlent des paramètres instantanés (l'invention des couleurs en fonction du traitement oculaire et neuronal des fréquences lumineuses : sensibilité des cônes et bâtonnets rétiniens, seuils critiques de réactivité et de distribution entre réseaux neuronaux) et des paramètres mémorisés (attribution des statuts de « haut » et « bas » en fonction des projections motrices réalisées en fonction des rapports antérieurs à l'espace par le mouvement – connaissance de la résistance gravitationnelle attendue, de la réactivité des matériaux contactables, de la procédure d'action typique par laquelle on interagit habituellement avec telle zone, tel objet – chaise, table..., telle personne – fils, épouse, agent de police...). La perçaction fait l'économie de la notion de représentation en considérant que la synthèse du perçu entremêle au traitement du signal tous les éléments de connaissance issus des acquis de l'engagement moteur au monde, lequel contribue à sculpter les capteurs mêmes par lesquels sont captés les signaux (par exemple, la spatialisation de l'opéacle dépend de l'oculomotricité, qui résulte elle-même d'une expérience et d'un entraînement) : la « signification » des objets, le « sens » des choses perçues fait en réalité partie du montage intrinsèque réalisé par le processus perçactif, et il n'y a pas à considérer que l'esprit transite par une figuration sémantiquement neutre sur laquelle il faudrait surajouter un calcul ou une catégorie pour donner du sens aux images et définir les actions possibles et les préférences. La perçaction se résume à la synthèse continuellement renouvelée d'un opéacle par des processus corporels vivants qui doivent leur profil à un entraînement permanent, à court terme (l'expérience individuelle, constitutive du développement) et à long terme (l'expérience de l'espèce, constitutive de la mémoire génétique évolutive²). Au sein d'une espèce donnée, l'opéacle que synthétisent les individus est convergent parce que modelé par des corps analogues (munis d'une mémoire génétique commune et fédératrice) et engagés dans des protocoles d'action et d'interaction inévitablement similaires : l'opéacle commun, le réel en tant qu'enveloppe matérielle modèle ou toile tissée par l'action du corps, l'Umwelt partagé, découlent de ce que Maturana nomme un domaine consensuel d'interactions, une manière commune de constituer son être-soi dans son monde-à-soi par son action-à-soi ; et tant que ça fonctionne, tant que ce compromis

² On considère donc le gène non pas comme un programme mais comme un processus vivant dont la structuration et l'action se caractérisent dans des termes analogues : un principe de formation et d'entretien d'un corps par une dynamique d'interaction à l'entour, évolutive si besoin est.

pragmatique s'articule correctement avec celui réalisé par d'autres espèces en interaction (prédatrices, proies, rivales, ou juste indifférentes), peu importe que l'opéraclé « représente » ou non la réalité de l'entour, tel n'est pas son rôle, et il s'ignore en tant que modèle du monde. L'opéraclé est une configuration primaire du « tout » par principe opaque, configuration qui agit comme un modèle non soliptique, suffisamment réactif aux actions événements et actions pour déterminer des prédictions pragmatiques efficaces de l'avenir et des décisions adéquates. La perçaction désopacifie le tout ambiant (y compris le corps propre de l'agent-expérient) en radicalisant des contrastes (visuels, auditifs, tactiles, olfactifs, gustatifs, et autres), en profilant des formes, en discrétisant des objets, en discriminant des comportements, de manière à disjoindre, comme par division cellulaire et spécialisation, un environnement mis en forme et opérable d'un côté, et un corps propre opérationnel de l'autre. Se constituer un modèle primaire non représentationnel, enactif et non mimétique, c'est exactement ce que fait tout être vivant, unicellulaire ou complexe, végétal ou animal, et que ne font pas des processus dynamiques complexes mais dissipatifs comme le cyclone, qui n'apprend pas à orienter sa course vers les dépressions qui « l'alimenteraient » et prorogeraient sa « survie », dépourvu qu'il est de la clôture opérationnelle qui lui permettrait d'intégrer à sa structure un principe de développement qui lui permettrait d'autodéterminer favorablement son orientation en fonction de prédictions conformes à des « savoirs » enregistrés dans le cadre de son « action » et « expérience » passées. Le pouvoir de la perçaction non verbale est puissant, mais il a ses limites : la production de l'opéraclé est asservie, ses contenus possibles sont initialement restreints par les signaux effectivement envoyés par le « monde » ; le vivant ne peut transfigurer que ce que lui donne ce « grand autre ». Or la parole est, précisément, production intentionnelle humaine de signaux conformes à des modèles humains. Elle ne va donc pas se distinguer de la perçaction mais, au contraire, y participer et la faire évoluer, changeant l'espèce humaine dans sa nature même et son rapport à toutes les autres espèces.

3. Parler : transfigurer l'opéraclé, reconfigurer un modèle secondaire autonome du réel

La perçaction étant définie comme la synthèse corporelle (motri-sensorielle) d'un opéraclé propre à une espèce dans le cadre d'un domaine conventionnel d'interactions, on doit déterminer l'effet perturbateur introduit par la parole dans ce jeu. Parler, produire des signaux vocaux, c'est modifier par son action les conditions de percevabilité du monde ambiant dans le cadre d'une interaction (exophasie), ou imaginer cette modification pour en simuler les effets (endophasie). Ainsi définie, la parole se présente donc comme une modalité particulière de la perçaction : elle consiste en une coordination interactive d'interventions subjectives en environnement collectif (les interactions, le dialogue, les conversations, les échanges, la production et diffusion d'écrits) qui permet d'agir intentionnellement sur la synthèse de l'opéraclé par un système éthologique comportemental social, normatif et régulé. Considérons la chose au niveau de l'acte de parole ponctuel d'abord, et au niveau de la compétence langagière générale ensuite.

Que ne peut-on faire sans parole ? Le chat, face à la porte et sa poignée, peut inventer un comportement adapté à son corps propre et qui aboutisse à un effet désiré, motivé par une intention (la recherche de chaleur, de confort, de nourriture à voler, ou de présence humaine) en « imitant » ou « transposant » un geste humain qu'il a assimilé à l'ouverture. Mais cet acte cognitif, si complexe soit-il, ne peut apparaître chez le chat, jusqu'à preuve du contraire, que sous l'effet d'un amorçage émanant de la perception accidentelle d'un réel dont le contenu ne dépend pas de lui : le chat est devant la porte, l'objet s'impose par sa présence et s'introduit fortuitement dans l'opéraclé que le chat synthétise à partir de données ambiantes disponibles, sans pouvoir jouer un rôle actif dans l'invention de projets non suscités par l'entour ; cette

idée ne lui viendrait pas en un autre lieu, et il ne peut convoquer arbitrairement l'élément « porte » et engager librement une telle réflexion : il ne peut autodéterminer ses actes de conscience, et on dit classiquement qu'il est « immergé dans le présent », asservi au primat des sollicitations ambiantes.

Chez l'humain, la parole est faite de mots : des unités d'actions vocales qui se présentent comme des *extraits de la parole d'autrui*, des fragments issus de paradigmes de citations empruntés à un nombre ouvert d'auteurs indéfinis (sauf cas particulier de la citation unique et complète), de source occulte et extérieure au champ de conscience, mais bien réelle. A ce titre, le mot est un symbole au sens étymologique de *sym-bolon*, un fragment d'objet cassé capable de re-susciter le souvenir de l'objet complet : de même que chez Proust les parfums de la madeleine et du thé suscitent la réminiscence de la situation et de l'environnement dans lesquels l'expérience analogue a déjà été vécue, le mot en tant que geste est un souvenir matériel conservé d'un historique ouvert des exemplaires antérieurs de gestes analogues, incrustés dans une gamme hétérogène de contextes situationnels et interactionnels, ce qui fait du mot un *motif* apte à convoquer un réseau ouvert d'impressions et de connaissances associatives, à la fois cohérentes et complémentaires, mais aussi divergentes et incompatibles ou contradictoires, collectées au gré des interactions verbales situées et engagées dans lesquelles les tentatives antérieures du mot-geste ont été testées et à l'occasion desquelles des impressions complémentaires ont été enregistrées dans le réseau s'il s'en présentait d'innovantes ressenties comme saillantes et pertinentes, potentiellement utiles dans l'avenir. Ce potentiel « madelénien » d'activation propre au mot lexical est à l'origine, me semble-t-il, de ce que Cadiot et Visetti nomment le motif. En contexte, le motif hétérogène se recentre par profilage au gré des interactions avec les autres motifs mis en présence dans la séquence énonciative et au gré de son articulation avec l'interaction, les valeurs attribuées aux personnes et objets, et il actualise un thème.

Du point de vue qui nous concerne, celui de la perçaction, le mot en tant que geste moteur librement improvisable permet à tout sujet humain d'activer intentionnellement un motif en toutes situations sans attendre la sollicitation directe du monde matériel, comme le fait un grammairien illustrant la transitivité en proférant que « Paul bat Marie. Et la parole dans une langue donnée permet d'orchestrer l'activation de motifs multiples, de les articuler par une morphosyntaxe opératoire régulée, et de produire individuellement pour le bénéfice collectif un drame mental, imaginaire, fictif, tel que « Paul bat Marie », virtuel en ce qu'il n'est pas suscité par des éléments naturels introduits dans l'opéra à partir du monde ambiant, mais actuel en ce que toute modification de l'opéra passe par la perçaction, dont la parole fait partie. C'est dire que la parole donne à l'humain la possibilité d'intervenir activement, par son comportement incarné, sur la détermination des actes de conscience qu'il réalise à tout moment en temps réel : pour cela, il lui suffit de s'affranchir du primat des stimuli initiaux de la perçaction spontanée en lui surajoutant une composante auto-motivée par un comportement corporel et culturel, régulé par des procédures normées, conformes à des modèles de pratiques sociales. La parole permet à l'humain d'émanciper son opéra en temps réel à tout instant et de le tirer vers la conceptualisation de ce que bon lui semble plutôt que ce qui semble s'imposer (sans pour autant nier le monde matériel, puisque la parole est située, se réalise toujours « dans le monde »). Elle favorise la transition d'une cognition motivée par l'entour à une cognition arbitraire où les actes de pensée s'autodéterminent par l'action de corps qui superposent aux signaux sensibles naturels des signaux sensibles cultivés et de source humaine, comme si l'humain substituait son action à celle du monde dans le rôle d'interacteur dialogal. Elle est constitutive d'actes de conscience autodéterminés en temps réels, pas nécessairement consciemment voulus, pas toujours indépendant du monde physique ambiant non plus bien sûr, mais elle apporte toujours un « plus » ou un « autre chose » irréductible (certaines théories de l'origine du langage invoquent non pas les avantages matériels tels que

la séduction, la coordination des actions ou la gestion des coalitions politiques, économiques et guerrières, mais les effets spirituels tels que l'incantation, l'invocation de divinités invisibles, ou l'incorporation en soi de sources vocales non visibles par la psalmodie).

Et comme la parole est par définition la recombinaison d'éléments empruntés à autrui et selon des protocoles combinatoires d'assemblages eux-mêmes conformes à des modèles procéduraux ouverts à l'improvisation, la pratique de l'intervention phonatoire sur la synthèse de l'opéra produit des effets convergents, reconnaissables par tous, dont la compréhension est mutualisable. De ce fait, le même appareil éthologique peut être utilisé soit intersubjectivement (oral et écrit), pour coordonner des actes de synthèse d'opéras synchronisés entre individus coprésents (oral) ou désynchronisés entre individus dispersés dans l'espace et dans le temps (écrit, avec tous les cas intermédiaires créés par les nouvelles technologies de la communication, dont les réseaux sociaux), soit « intrasubjectivement » pour autodéterminer la conduite de son propre vécu cognitif, psychologique, intellectuel. Cet appareil éthologique commun est formé par chaque « langue » en tant que système coordonné d'actions articulables (le lexique, la morphosyntaxe, la prosodie) avec divers niveaux d'analyse, de préconstructions, de figements réinterprétables (les lexies, les proverbes), plus ou moins ancrés dans la littéralité du signifiant (les valeurs, les clichés, les idéologies). Chaque langue est un *code de la parole* (*code* étant pris dans le même sens que *code de la route* : non pas la valeur des signes comme encodant les notions, mais le code comme ensemble normé de gestes comportementaux coordonnables, cohérents, convergents, et concourant à une finalité unifiée socialement reconnue, une contribution individuelle à une dynamique collective). Chaque code de la parole, spontané et auto-émergent (langues parlées à haute variation) et éventuellement légiféré en boucle (prescription académique normative et stabilisatrice), est constitutif d'une technique collective de conceptualisation par laquelle tous les membres de « l'équipe » d'interacteurs potentiels entraînés sont capables d'intervenir sur la synthèse de l'opéra subjectif ou mutualisé en introduisant dans la dynamique de la perçaction une perturbation structurée conformément au modèle commun de production fourni par l'appareil éthologique qu'est la « langue ». Ceci fait de la « parole » la mise en œuvre d'une technique cognitive incarnée, située, enactive, distribuée et interactive (*embodied, enacted, embedded, extended*) ; et de la « langue », pour les sujets, le savoir-faire articulant la coordination de l'ensemble de ces schémas d'action, et pour le linguiste, l'inventaire de ces protocoles d'action, la modélisation de leur articulation et mobilisation, et la détermination de la manière dont ils concourent à produire des effets, que l'on désigne habituellement sous le nom de « sens », mais dont la nature, la teneur et les contenus ne sauraient constituer un point de départ allant de soi, et constitue au contraire un aboutissement à rechercher et définir en fonction de la construction phénoménologique des processus mis en œuvre pour le synthétiser dans l'expérience vécue – ce que cherche à faire le modèle motifs, profils, thèmes sous son propre angle d'attaque.

Toutes les espèces disposent de techniques cognitives incarnées dès lors que chaque individu est tenu d'apprendre à faire évoluer sa pratique de la synthèse de l'opéra à travers une discipline éthologique fournie en modèle par la collectivité, par exemple le déplacement des singes arboricoles ou le vol des grands rapaces. Mais le propre de la parole humaine réside précisément dans sa capacité à introduire dans l'opéra des éléments de production d'actes de représentations autodéterminées, librement choisies, fictionnelles, non profilées par l'ambiance du moment vécu. La parole permet de cogiter, penser autre chose que ce qui se voit, de conceptualiser l'invisible et les relations par des inventions sensorielles non mimétiques (le signe dans sa dimension « arbitraire » : structurellement non déterminé par une phonomimesis), donc de constituer des projets, de rappeler des souvenirs, de parler d'émotions et d'humeurs, d'aversion et de désirs, et souvent de remplacer des actes (comme le combat) par des substituts enactifs (comme l'intimidation, la menace, l'injonction). Elle

permet à chacun d'élever sa compétence intellectuelle personnelle et la qualité de ses contributions au groupe au niveau du savoir-faire cognitif technique auquel est parvenu l'intelligence communautaire dans le cadre de son développement historique manifesté par la diachronie de la langue au plan des signifiants et l'histoire de la culture et des idées au plan des contenus, ce qui fait de la langue un incommensurable amplificateur d'intelligence subjective (au sens étymologique) : chaque mot enregistre un potentiel de savoirs correspondant à la sommation d'une expérience collective diffusée par les interactions ; chaque structure syntaxique correspond à un protocole dynamique de transition d'un acte de conscience à un autre conformément à des gestes mentaux construits historiquement tout au long de l'histoire des groupes humains, comme la logique et les rapports de causalité, rapports que le sujet n'a ni à « exprimer » ni à inventer, mais à apprendre par le biais de pratiques verbales interactives ; chaque morphème grammatical permet d'apprendre la réalisation de gestes mentaux comme la projection imaginative et le partage d'un passé imperceptible, qu'il corresponde au souvenir ou à la projection rétroactive d'un événement vécu, d'un oui-dire, ou d'une éventualité qui ne s'est pas concrétisée (*il faisait beau ; en 1986 explosait la centrale nucléaire de Tchernobyl ; l'instant d'après le train déraillait*). La parole vaut autant pour la qualité des productions mentales dont elle est le symptôme que pour la portée des coordinations intersubjectives qu'elle matérialise, modifiant conjointement les sujets, constituant les groupes, vectorisant l'auto-infléchissement de leurs comportements et de leur capacité à changer le monde (en planifiant l'agriculture, en l'investissant d'une mission divine, en convertissant tout l'environnement et la communauté en « ressource », en prenant conscience de l'histoire reconsidérée en « chute » ou en « progrès »). En d'autres termes, avec le langage, l'espèce humaine a introduit dans son domaine consensuel d'interactions (la perçaction générale, génératrice de l'opéracle) un sous-domaine disciplinaire conventionnel d'interactions. Le premier est totalement inconscient : il engendre le monde tel que nous le voyons, l'apparence que nous projetons en guise de réel, avec ses limites (l'invisible) et ses erreurs (les illusions), et cette inconscience est constitutive de l'effet de réalité de la projection, condition nécessaire à l'engagement motivé du sujet qui l'a produite. Le second, le langage, est plus largement conscient, à la fois parce qu'il se réalise par des actes intentionnels opposables, aléatoires, reproductibles, déformables, mais optionnels et relativement libre : le langage semble dessiner un monde conceptuel à côté du monde « réel » et matériel synthétisé par la perçaction primaire, et il est vrai qu'il permet d'en parler, donc s'en détache et le « représente ».

Cependant, les gestes conceptuels permis par le langage, à savoir la pensée combinatoire dialogique, impose aux humains l'habitude de tout penser dans des termes qui ne sont pas initialement les leurs, ni par les termes ni par la structuration. Quand on voit un objet, même si on n'inscrit pas le terme correspondant dans un acte de discours, on ne peut s'empêcher de lui attribuer un sens, une valeur, des faisabilités, dont la connaissance est indissociablement apprise par les usages antérieurs comme par les dires antérieurs. Où que l'on soit, on ne peut s'empêcher de penser le rapport soi / autrui / monde dans le cadre des formats conceptuels auxquels nous sommes entraînés par les interactions verbales : nous sommes immergés dans l'interface passé / avenir par le jeu exemplariste des chaînes analogiques de parole qui imprègnent tout notre rapport au monde et à nous-mêmes y compris hors de l'activité langagière, et il est extrêmement difficile d'apprendre à se réimmerger dans le présent *écocentré* du félin (certaines pratiques méditatives ont cet objectif). En tant que technique corporellement intégrée de conceptualisation collectivement normée, le langage est la discipline éthologique par laquelle l'espèce humaine a déterminé son évolution acculturante, sa progression (la fonction hominisatrice du langage de Guillaume ; l'ontologie génétique et le rôle de la technique dans la formation de la culture pour Simondon 1989 ; la constituance

anthropologique de la technique pour Stiegler 1994 ; le langage comme processus dynamique social incorporé et outil psychologique inévitable pour Vygotski 1962).

Sous cet angle, le langage est bien plus qu'un simple compétence productrice, une chaîne de montage ou un logiciel génératif, il est une manière d'agir biomécaniquement pour se faire co-advenir psychologiquement et intellectuellement, réflexivement et mutuellement, dans le cadre des rapports intersubjectifs instantanés et des normes d'engagement prescrites par la dynamique collective ambiante ; le langage est la physiologie de l'esprit humain, ni plus ni moins : il s'impose comme la fonction physiologique de la conceptualisation ordinaire, et même de la conscience hors mobilisation langagière, puisque l'humain ne peut pas ne pas relier les percepts à ses souvenirs ou former des projets, il ne peut pas ne pas juger, il ne peut pas en rester là où il se trouve, et de par la « pulsion du langage », de par la fusion de la perçaction primaire naturelle et de la perçaction secondaire culturelle, il ne peut pas ne pas envisager de changer les situations auxquelles il est confronté en réglant ses contributions actionnelles sur celle du groupe interactif et en oeuvrant à la collectivisation de ces projets. Le langage est une fonction corporelle de la cognition humaine qui, dans son actualisation, permet la synthèse d'idées renouvelées, mais qui, dans sa latence, modifie irréversiblement le couplage homme / environnement jusque dans sa perçaction la plus immédiate, intuitive, apparemment désintellectualisée. Le mot comme motif est constitutif de cette dynamique et nous apprend à l'affecter à tous les actes moteurs et sensoriels de la vie ordinaire.

Bibliographie

- BERGOUNIOUX, G. 2004, *Le moyen de parler*, Paris : Verdier.
- BERTHOZ A. 1997. *Le sens du mouvement*. O. Jacob.
- BERTHOZ A. & ANDRIEU B. 2011. *Le corps en acte – Centenaire Maurice Merleau Ponty*. Presses Universitaires de Nancy.
- BOTTINEAU D. 2008. « The submorphemic conjecture in English: Towards a distributed model of the cognitive dynamics of submorphemes », *Lexis 2*, Toulouse.
- BOTTINEAU D. 2010a. « L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème », M. Banniard & D. Philips (éds), *La fabrique du signe, Linguistique de l'émergence*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, Interlangues, linguistique et didactique, 299-325.
- BOTTINEAU D. 2010b. « Language and enaction », J. Stewart, O. Gapenne, E. Di Paolo (eds), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science*, MIT, 267-306.
- BOTTINEAU D. 2011. « Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives », Guignard J.-B. (dir), *Linguistique cognitive : une exploration critique*, *Intellectica* 56, 2011/2, 187-220.
- CADIOT P. & VISETTI Y.-M. 2001. *Pour une théorie des formes en sémantiques, motifs, profils, thèmes*, Paris : PUF.
- COL G., APTEKMAN J., GIRAULT S. & VICTORRI B. (2010), « Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques », *Cognitextes* 5, Numéro spécial AFLiCo 3 *Grammaires en Construction(s)*, consulté le 01/04/2011 : <http://cognitextes.revues.org/372>
- GUILLAUME G. 2003. *Prolégomènes à la linguistique structurale 1*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME G. 2004. *Prolégomènes à la linguistique structurale 2*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- JOUSSE M. 2008. *L'anthropologie du geste*. Paris : Gallimard, TEL.

- LAFONT R. 1978. *Le travail et la langue*. Paris : Flammarion.
- LAPLANE D. 2000. *La pensée d'outre-mots, la pensée sans langage et la relation pensée-langage*, Institut d'édition sanofi-synthelabo.
- LAVELLE L. (1942) 2007. *La Parole et l'écriture*, L'Artisan du livre (1942) ; Le Félin, 2007.
- LEROI-GOURHAN A. (1964). *Le geste et la parole. I. Technique et langage. II. La mémoire et les rythmes*. Paris : Albin Michel.
- MCNEILL D. 2005. *Gesture and Thought*. Chicago: University of Chicago Press.
- MATURANA, H. (1978), "Biology of language: The epistemology of reality". In G. MILLER and E. LENNEBERG (eds.), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*, New York: Academic Press, 27-64.
- MATURANA H.R. & VARELA F.J. 1980. *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*. Reidel, Dordrecht.
- MERLEAU-PONTY, M. 1945. *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, coll. 'Tel'.
- OGIEN A. 2007. *Les formes sociales de la pensée, La sociologie après Wittgenstein*. Paris : Colin.
- OLIVIER G. 2012. *La cognition gestuelle, ou de l'écho à l'ego*. Presses Universitaires de Grenoble.
- SIMONDON, G. 1989. *L'individuation psychique et collective*. Paris : Aubier.
- STEWART J. 1996. "Cognition = Life : Implications for higher-level cognition". *Behavioural Processes* 35: 311-326.
- STIEGLER B. 1994. *La Technique et le temps 1 : La faute d'Epiméthée*. Paris : Galilée.
- VARELA F., THOMPSON E. & ROSCH E. 1993. *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*. MIT Press, Cambridge.
- VYGOTSKY L.S. (1962). *Thought and Language*. E. KAUFMANN & G. VAKAR, eds & trans., Cambridge: MIT Press.
- WHITAKER R. *Encyclopaedia Autopoietica*, <http://www.enolagaia.com/EASIntro.html>